

Pierre Clément

PATRICE LUMUMBA

(Stanleyville 1952-1953)

En janvier 1952, j'atterris à Stanleyville avec deux collègues (1). Nous sommes chargés par un organisme scientifique d'une enquête sur certains aspects sociaux de l'urbanisation en milieu africain.

L'équipe trouve à se loger dans une maison isolée située à quelques kilomètres de la ville européenne. Seule la route nous sépare d'un des quartiers de la cité africaine (appelée Centre extra-coutumier ou C.E.C.).

Une grande partie de mon programme de travail ne peut être réalisée qu'au contact étroit et avec le concours des élites de l'endroit.

Dès les premiers jours, j'entre en rapport avec elles : « évolués » tout venant, membres de conseils représentatifs, personnalités investies de responsabilités administratives, élites techniques et professionnelles, leaders « spontanés », c'est-à-dire reconnus comme chefs de file par leurs pairs et placés par eux à la tête d'associations volontaires, lettrés ou éduqués (au sens européen du terme) auxquels certaines activités en dehors de la profession et de toute organisation confèrent une originalité ou un prestige particuliers.

Patrice Hemery Lumumba cumule l'appartenance aux trois dernières catégories. Il est commis de 3^e classe au Bureau central des Postes (Z), coté « élite ». Il figure parmi les dirigeants, parfois les fondateurs, de plusieurs groupements et

1. N. Xydias et V.G. Pons.
2. Sorti de l'Ecole Postale de Léopoldville, en 1948, avec 91,4 % des points.

Pierre CLÉMENT

PATRICE LUMUMBA

(Stanleyville 1952-1953)



TIRÉ A PART DE PRÉSENCE AFRICAINE

XL, 1er trim. 1962

les séparait au Congo malgré les contacts de tous les jours dans le travail.

Bientôt, je compris l'attitude des auditeurs congolais : ils avaient les « pères » et les tuteurs qui conviennent à de « grands enfants » ; ils avaient aussi des conseillers. Ils n'avaient pas d'amis. En ont-ils eu beaucoup depuis, avec la suppression progressive des barrières juridiques et administratives qui se dressaient entre les deux collectivités ?

Mais revenons à Patrice. Je le vois à peu près quotidiennement en fin de journée, lorsqu'il rentre de la Poste. Il m'attend chez lui, au 62 de la 1^{re} Avenue du Belge 1 où un parent l'héberge avec sa famille durant la construction de sa maison, à quelques pas de là. Parfois, c'est à mon tour d'attendre. Il a pu être retardé au bureau ou sur le chemin du retour. Je joue avec les enfants qui peuplent le logis, je converse avec les parents ou avec l'une ou l'autre connaissance qui passe sur la route.

Une fois retrouvés, nous passons rapidement en revue les menus faits divers du jour. Puis, quand je n'ai pas de rendez-vous ou de visites à faire à l'extérieur, nous travaillons ensemble. J'ai établi un programme et je m'efforce de le suivre en variant les chapitres pour le garder attrayant. Tantôt, nous discutons d'une enquête à entreprendre ou en cours, nous en débattons les thèmes et les modalités d'exécution. Tantôt, je questionne Patrice sur lui-même, sa vie, ses expériences, ses aspirations, sa famille, sur les élites, l'« évolution », les relations sociales, les associations urbaines et, plus généralement, sur tous les problèmes remarquables ici. D'autres fois, nous nous rendons chez un tiers pour deviser sans plan précis ou nous entretenir d'un sujet déterminé ou encore, poser des questions dans le cadre d'une investigation systématique. Le nombre de nos interlocuteurs de la soirée varie selon l'ordre du jour ou les circonstances.

Lorsqu'il est requis par d'autres occupations ou que, pour des raisons pédagogiques ou tactiques, je lui ai confié le soin de commencer, mener ou compléter une interview lui-même et seul, Patrice ne m'accompagne pas dans mes visites. Il en est, bien sûr, de même chaque fois que sa présence risque, si peu que ce soit, de gêner l'informateur ou de fausser ses dires. Il est d'une discrétion irréprochable. Il s'en faut, cependant, qu'une telle attitude soit générale. On reste, en effet, rare-

amicales. C'est, en même temps, un journaliste apprécié des organes auxquels il collabore depuis quelque deux ans (notamment « La Voix du Congolais » et « La Croix du Congo ») et qui ne laisse jamais ses lecteurs indifférents.

Sans doute, parmi les « évolués » avec lesquels j'amorce des relations, m'est-il possible d'en repérer plusieurs dont la valeur, à divers points de vue, peut être considérée comme le garant d'une aide précieuse à venir (cette aide me sera, d'ailleurs, apportée par la suite). Mais Patrice, qui a vingt-sept ans, m'apparaît de prime abord comme le plus efficace. Ce n'est évidemment pas dire qu'il me semble réunir en lui toutes les vertus de tous ou n'être doué que de qualités accomplies. Simplement, il me fait l'effet d'avoir une personnalité qui associe et intègre harmonieusement l'intelligence, la volonté, le courage, l'esprit d'entreprise, la ténacité, la curiosité, le « sens du social ».

Nous sympathisons immédiatement. Il est enthousiasmé par notre enquête, dont il comprend et fait aussitôt siens les objectifs. Il s'offre de tout cœur à y participer dans la mesure de ses possibilités. Il se révélera un collaborateur incomparable tout le long de mon séjour et même après. Il sera aussi un ami au sens le plus profond, le plus vrai du terme, et c'est à cet ami que je pense aujourd'hui.

Je me rappelle cette conférence faite quelque temps après notre arrivée à Stanleyville par un journaliste africain (non congolais), directeur et propriétaire d'un hebdomadaire à Bruxelles. L'événement avait attiré la grande foule des Congolais francophones et des Européens. Une discussion suivit qui porta sur divers thèmes tels que l'éducation des femmes et les relations entre Blancs et Noirs. Le conférencier demanda à ceux-ci s'ils ne s'entretenaient jamais de ces sujets avec leurs amis blancs. Le silence lui répondit. L'orateur s'inquiéta : « Mais enfin, pourquoi ? ». Mutisme total. « Vous n'allez tout de même pas me dire que vous n'avez pas d'amis blancs ? » insista le conférencier. Silence toujours. Les visages des Africains étaient fermés, impassibles. Les Européens paraissaient mal à l'aise. Pour moi, c'était un choc, qui avait pu constater depuis des années, à Paris, l'existence de réels liens d'amitié entre représentants des deux races et des deux cultures et n'avais pas encore mesuré la largeur du fossé qui

semble-t-il, pour me faire plaisir et n'a pas l'aisance du fumeur chevronné.

Quand il est assis, il est penché en avant et s'appuie des avant-bras sur les genoux. Il écoute toutes antennes dehors, avec une attention qui ne faiblit jamais, en vous regardant droit dans les yeux. Il sait rire aux éclats, avec une spontanéité tellement rafraîchissante. J'entends encore son rire sonore et communicatif à l'évocation des événements tragi-comiques dont l'existence est ici émaillée. Il a un sens aigu de l'humour.

La maison qu'il habite est petite, même avec ses dépendances, pour tout le monde qui y loge (quinze personnes en moyenne). Les rayons de sa chambre exigüe et ses cantines sont bourrés de livres, eux-mêmes truffés d'annotations témoignant de sa soif d'instruction et du profit qu'il entend tirer de ses lectures. Il se passionne pour la philosophie, le droit, la littérature. Tout ce qui informe et qu'il peut acquérir sur le droit naturel, la justice et le progrès sociaux, l'égalité des races, fait farine à ce bon moulin.

Sans doute, son choix n'est-il pas toujours exempt d'imperfections aux yeux exigeants du « scientifique ». Comment s'en étonner ? Il n'a pas le guide totalement éclairé, objectif ou désintéressé qu'il lui faudrait, il n'a pu faire d'études universitaires, enfin certains ouvrages ne sont pas vendus aux Noirs dans les librairies.

Il est déjà en possession d'un vocabulaire riche et nuancé, servi par une grande facilité d'élocution et une mémoire fidèle.

C'est souvent aux heures avancées de la nuit que nous nous quittons. Il travaillera encore après mon départ à l'un ou l'autre article promis pour les prochains jours. Il a une puissance de travail, une vitalité et une résistance surprenantes. Il est apparemment infatigable. Au bureau, il n'est pas à une heure supplémentaire près.

Pour nous détendre, il arrive que nous allions prendre un verre dans un bar-dancing de la cité. La fréquentation de ce genre d'établissement n'est pas permise aux Blancs, sauf à l'occasion de la fête d'une association « autorisée » par l'administration et sur invitation personnelle. Mais les autorités admettent les dérogations des membres de la mission : notre étiquette nous rend un peu tabous, nous devons, pour notre étude, pouvoir rencontrer les Congolais où et quand nous le désirons, nous ne sommes pas des esprits « subver-

ment en tête à tête avec quelqu'un pendant longtemps. Que ce soit chez Patrice ou chez d'autres, on est dérangé un nombre considérable de fois par l'entrée, la sortie ou l'intervention dans la conversation de parents ou de visiteurs. Je m'habitue d'ailleurs rapidement à cette institution de la porte ouverte et à ces manifestations que j'interprète comme un signe heureux d'intérêt et de confiance.

A d'autres occasions, nous rejoignons des responsables d'associations existantes ou en projet. L'entretien porte alors sur les statuts, la structure, le fonctionnement et les problèmes du groupement. Entre différentes choses, Patrice écrit pour moi l'histoire de certaines associations locales. L'émulation jouant, d'autres feront de même.

Nous assistons aussi à des réunions ou à des assemblées plus formelles de sociétés dont Patrice est un des dirigeants ou un des membres influents, ainsi qu'aux manifestations créatives qu'elles organisent.

Nous sommes également invités à des mariages et levées de deuil et, bien entendu, présents à de nombreux « tam-tam » coutumiers. Dès qu'il entend les rythmes de son lointain pays, Patrice résiste difficilement à la tentation de se ceindre d'un pagne et de se mêler aux danseurs. Il est heureux et oublie tout, il est là-bas, dans le Kasai, dans son village, avec les siens, disparus et vivants... Le tambour s'arrête et le « détribalisé » revient sur terre. Il y retrouve tous ses soucis d'« évolué », son drame, mais aussi, je le crois, son plaisir de me trouver à ses côtés. Il faudra que j'aille avec lui dans son village...

D'autres fois, c'est chez nous qu'il vient. Je l'ai pris en passant au C.E.C. ou bien il arrive à bicyclette. Il se sent à l'aise avec mes collègues. Il perd cette attitude un peu sur la défensive et cette légère gaucherie, ce mélange de vigilance et de réserve qu'il a fréquemment devant les Européens et qui, parfois, les indisposent. Il est détendu, il mange d'excellent appétit, malgré la nette perception du désagréablement senti par le boy de devoir servir un Noir. L'assemblée est quelquefois nombreuse. L'animation est toujours grande.

Chez lui, quand la chaleur est accablante et que nous y pensons, nous faisons venir de la bière « glacée » de chez Dikoto, le bar d'en face. Patrice n'est pas grand buveur, mais il apprécie la fraîcheur de la boisson. Il fume peu, plutôt,

rance est à peu près complète aussi bien chez Patrice et chez les enseignants que chez les autres élites, sur la constitution, l'Etat et son chef, le gouvernement, les assemblées parlementaires, la séparation des pouvoirs, les modes de scrutin, etc.. A peine ont-ils abordé l'un de ces sujets — ils les abordent souvent et avec sérieux — qu'ils renversent les rôles. Je suis pressé de questions. Je suis instituteur. Chacune de mes paroles est recueillie comme un oracle. C'est à la fois pénible de constater la carence dont ils souffrent et réconfortant de voir comme il faudrait peu de chose pour combler le vide et répondre à leur intense besoin, comme le terrain est magnifique pour qui voudrait le défricher avec intelligence et sans arrière-pensée.

« Un Blanc c'est un Blanc » est un stéréotype courant ici. Les Noirs veulent dire par là que, si sincère, compréhensif, libre de préjugés, proche d'eux ou ami que le Blanc soit ou paraisse être, il arrive toujours ou peut toujours arriver qu'une crise, un danger, un accident, fassent ressurgir sa solidarité d'avec ses « frères de race », l'entraînant à sacrifier aux intérêts de son groupe les liens affectifs que les Noirs ont pu nouer avec lui et à trahir la confiance qu'ils ont mise en lui. Il convient donc de ne jamais cesser tout à fait d'être sur ses gardes.

J'entends à plusieurs reprises dire ou chuchoter cela autour de moi lors de mes premiers contacts avec les Congolais et de mes premières déambulations dans les endroits publics. Des amis m'informent aussi que certains les aver-tissent contre moi, prédisant que toutes ces confidences qu'ils me font seront rapportées à l'autorité et qu'il leur en coûtera bien des désagréments. Ce cliché et cette crainte à mon propos se dissipent aussi rapidement qu'est éprouvé l'agréable étonnement de constater que rien de fâcheux ne se produit.

Patrice contribue largement à l'élimination de cette suspicion initiale et à mon acceptation par des groupes de plus en plus nombreux et variés. Il est pourtant fortement sensibilisé à tout mot, à tout geste, si innocent soit-il, qui lui semble procéder d'une attitude de préjugé racial ou simplement d'une tendance ethnocentrique. Il n'accorde pas vite sa confiance aux Blancs. Même chez ceux dont l'attachement et le soutien sont apparemment les plus solides, il décèle ou imagine, sous le masque de la bienveillance ou de la cordialité bourrue, la

sifs » et, surtout, notre présence en ces lieux interdits n'entraîne jamais de *matata* (histoires) avec les Africains (le service de renseignement est efficace et assez bien au courant de nos petites sorties). Au bar, nous parlons avec les uns et les autres, tantôt sérieusement, tantôt joyeusement et à bâtons rompus. Les gens vont, viennent, s'approchent, bavardent, trinquent, la tablée s'agrandit, se rétrécit, change constamment de physionomie. Tout cela dans les clameurs d'un orchestre de jazz tonitruant qui exécute les airs en vogue. Patrice danse peu dans les dancings. Il prête les rythmes traditionnels. De temps à autre, un ou deux visages pâles font irruption dans l'arrière-salle à ciel ouvert où l'on prend ses ébats et se campent près des tables disposées autour de la piste. Ce sont aussi des « contrevenants » européens ; ils sont en quête d'une *habala* pour meubler quelques loisirs et s'exonérer agréablement au cours du jour.

Jamais donc ma présence dans un cabaret ne soulève le moindre incident (bien que je m'y trouve le plus souvent en infraction aux règlements officiels et, pourquoi le taire, parmi des clients qui ne sont pas tous des parangons de sobriété). Une fois, cependant, je suis pris à partie par un poivrot qui, agressivement et pâtement, me fait observer que ma place n'est plus dans un bar « indigène » à l'heure qu'il est. Son attitude est rien moins qu'inquiétante, mais Patrice le neutralise en lui demandant, le regard fulgurant : « Savez-vous à qui vous parlez ? ». Question qui confond d'autant plus fortement notre homme qu'étranger à la région, son assurance doit plus aux libations qu'à un fort sentiment de sécurité... « C'était un bandit », conclura Patrice.

Une chose m'a vivement frappé au début de mon séjour au Congo : le manque quasi total d'instruction des « évolués » quant au système et à l'organisation politiques des nations modernes. A plusieurs reprises mes collègues et moi recevons des « Coastmen » (terme par lequel on désigne ici les Noirs des territoires britanniques et français). Quelle différence avec les Congolais au point de vue éducation politique ! Différence de niveau de connaissance et d'organisation des connaissances, différence d'expérience et de maturité, différence de recul.

Mon propos n'est pas de juger de la valeur respective des doctrines des diverses puissances coloniales en matière de « politique indigène ». Il est seulement de dire que l'igno-

une première sélection des thèmes sur lesquels aurait pu porter l'enquête. Sa déception est aussi grande que la mienne

Patrice réagit vivement à tout ce qui peut l'atteindre ou, ce qui revient assez bien au même, car ils se représentent mutuellement, atteindre ses frères (« évolués », Noirs, Africains, Congolais) dans leur dignité d'homme. Cela provient de ces causes générales exposées par ceux qui ont écrit sur la situation coloniale et les mythes dont elle est assortie et de causes particulières tenant à son histoire personnelle et, peut-être aussi, dans une certaine mesure, à celle de son groupe d'origine (la sous-ethnie guerrière des Tetela-Kusus).

Il souffre profondément de la disparité des statuts respectifs des Congolais et des Européens.

On peut schématiser comme suit la manière dont la législation en vigueur classe la population : une première distinction est faite entre « non-indigènes » (3) et « indigènes » ; ceux-ci sont à leur tour divisés en « immatriculés » (4), détenteurs de la « carte de mérite civique » (5), autres (6). Les droits et les obligations des deux grands groupes ethniques et culturels d'abord, des différentes catégories de Congolais ensuite, sont régis par un ensemble de prescriptions légales et réglementaires plus ou moins assimilatrices, protectrices, restrictives ou exclusives selon le domaine et la manière traités (7).

3. Essentiellement : les Européens, les maîtres « reconnus » et la minorité asiatique (Indiens et Pakistanaïis).

4. L'immatriculation, au sens des décrets de mai 1952 (modifiant des textes vieux de plus d'un demi-siècle et pratiquement tombés en désuétude), est une institution réalisant l'assimilation juridique des Congolais ayant atteint un certain « état de civilisation » aux « non-indigènes » en matière civile (et commerciale), au point de vue de l'organisation judiciaire et de la compétence des tribunaux européens, en matière pénale et en ce qui concerne la réhabilitation des condamnés.

5. Carte d'identité spéciale créée en 1948 et qui accorde aux Congolais remplissant certaines conditions de moralité et d'instruction (ou de qualification professionnelle pour les illettrés) divers avantages juridiques tels que : suppression de l'arrestation préventive, régime pénitentiaire amélioré (suppression des peines corporelles, par exemple), juridiction présidée par un Européen, pavillons spéciaux dans les hôpitaux. Elle a été conçue comme une étape sur la voie de l'assimilation. Les décrets de 1952 sur l'immatriculation ont étendu aux titulaires de la carte, sinon toutes, du moins une grande partie des dispositions applicables aux immatriculés.

6. Parmi ces autres, il convient de mettre à part les « Constantins » qui, en tant que sujets étrangers, jouissent d'un statut privilégié par rapport à celui des nationaux soumis au régime coutumier, ce qui heurte ces derniers et leur fournit une référence supplémentaire pour l'appréciation de leur position relative.

7. En dehors des grandes matières énumérées à la note (4) et en

discrimination qui le blesse, le ferme ou le braque. La surprise n'est, dès lors, pas mince de le voir abdiquer en quelques jours toute méfiance et ne pas hésiter à livrer ses pensées, ses peines, ses joies, ses espoirs, sa vie, à un Blanc fraîchement débarqué d'Europe et dont, après tout, on sait encore fort peu de chose, sinon qu'il fait partie d'un petit groupe d'Européens envoyés au Congo par un institut de recherche et constituant une mission (non confessionnelle mais scientifique) chargée d'étudier les Noirs (d'« enquêter », dit-on parfois de l'air entendu qui s'impose). Quelque chose d'étrange doit s'être passé. Jamais on n'a vu cela. Même les moins défaits, s'ils peuvent parfois s'ouvrir presque entièrement à l'un ou l'autre Blanc, ne le font le plus souvent que sur des points limités qu'ils savent ne pouvoir être éclaircis que par lui et pas à tout propos : ils inclinent peu à « gaspiller » leur temps libre à causer avec lui gratuitement (l'attitude est d'ailleurs réciproque), encore moins à lui faire part de faits ou réflexions qui pourraient se retourner contre eux.

Avec autant de dextérité que de foi, Patrice même campagne en ma faveur, en celle de mes coéquipiers et de notre étude. Sa propagande fait boule de neige, les préventions les plus coriaces tombent et le cercle de mes relations s'élargit jour après jour.

Au bout de quinze mois, grâce au concours de Patrice et de tous ceux qui ont été gagnés à « notre » cause, je dispose d'un recueil relativement consistant d'interviews, conversations, documents personnels et observations sur les problèmes cruciaux qui se posent ici. Les matériaux rassemblés sur les sujets dont l'approche me paraît cadrer avec les objectifs de notre étude permettraient de construire un questionnaire sociologique pour un sondage d'opinions et d'attitudes qui fournirait une base statistique rationnelle aux données qualitatives collectées.

L'autorité dont, par déférence et honnêteté, je sollicite l'agrément pour cette opération, oppose son veto catégorique à ma demande : je vais faire prendre conscience aux Noirs de problèmes auxquels ils n'ont jamais songé, provoquer des revendications injustifiées et susciter des passions qui risquent de déclencher une cascade de complications de tous ordres. Le projet est donc relégué dans mes cartons. Je m'en étais évidemment entretenu avec Patrice et nous avions déjà préparé

leur autorité. Il s'insurge contre le fait que ceux des Congolais dont il juge le rendement professionnel égal, sinon supérieur, à celui de certains Européens, leur restent subordonnés.

Malgré cela et parce qu'il est pénétré de la valeur inestimable et incomparable de l'œuvre « civilisatrice » et matérielle du colonisateur (même lorsqu'il l'appelle l'« usurpateur ») et de l'immensité de son rôle passé et futur, il n' imagine pas que le Congo et la « Mère Patrie » puissent ne pas rester toujours indissolublement liés. Il ne conçoit pas non plus pour son pays de structures et institutions différentes de celles de la métropole (8). Sa connaissance du marxisme est tout juste nominale et le communisme fait figure, à ses yeux, d'affreux épouvantail.

Bien que son expérience directe d'autres contextes que le contexte Congolais ne se limite encore qu'à de brèves incursions dans la proche région d'un territoire étranger voisin, elle a déjà permis à Patrice d'entrevoir des horizons nouveaux. Sa première révélation d'un autre monde possible date du temps où il est à l'École postale de Léopoldville, en 1947. Il décide un jour d'aller visiter Brazzaville, de l'autre côté du pool frontière. Après s'être promené, avoir regardé, écouté un peu partout, dans cette capitale qui le change plutôt de l'éblouissante « Léo », il est assoiffé. Il rôde aux alentours d'un débit de boissons et se décide finalement à s'arrêter tout près de la haie qui sépare l'avenue de l'établissement, dans l'espoir qu'un serveur passant à proximité accepterait de lui apporter un verre d'eau ordinaire. Intriguée par son immobilité, la patronne du café, une Européenne, s'approche et s'enquiert du motif de sa présence. Il lui explique. Elle l'invite à pénétrer dans le jardin et à s'asseoir où cela lui convient.

Autour des tables, des Blancs sont assis. Sa gorge se serre. Dans quel piège est-il tombé ? Quand va-t-on l'apostropher, l'expulser ? Chose extraordinaire, la patronne lui apporte elle-même un verre d'eau, et pas un verre d'eau quelconque, un verre d'eau minérale. Il tremble de tous ses membres, réussit à payer et s'en va au plus vite sans avoir pu avaler une goutte (9).

Certains Européens jugent Patrice orgueilleux, voire arro-

La hiérarchie et le cloisonnement par lesquels le système se traduit sont insupportables à Patrice.

Dans tous les domaines, qu'ils soient réglementés ou ne le soient pas (comme le domaine capital des relations humaines publiques, professionnelles et privées), la dimension de la distance sociale et la tonalité des rapports entre le Blanc et le Noir varient évidemment avec la personnalité et les motivations du dominant. Ainsi, voit-on parfois certains Européens faire preuve d'une intolérance proportionnelle au degré d'« évolution » des Congolais auxquels ils ont à faire. L'« évolué », pris ici dans le sens restreint de « clerc » (comme ou employé de bureau), est à la fois leur bête noire et leur bouc émissaire. Ce type de réaction a été bien étudié. Il faut dire qu'une telle attitude est contraire à l'esprit de la doctrine officielle et n'est manifestée que par une minorité. Il suffit cependant qu'elle ne le soit pas uniquement par de « petits Blancs » défendant leur suprématie sociale et économique, pour donner lieu à des généralisations à tous les échelons et contribuer ainsi à rendre moins faciles la communication et le rapprochement entre les deux collectivités.

Patrice, certes, ne met pas tous les Blancs dans le même panier. Il parle avec un sentiment profond de reconnaissance de la plupart de ceux qui l'ont enseigné autrefois et des administrateurs qui l'ont formé au début de sa carrière. Il garde un souvenir ému de leur compréhension et de leur chaleureuse sympathie. À une exception près (dont il dit, du reste, porter la responsabilité), ses rapports avec ses chefs de service, à Stanleyville ou ailleurs, ont toujours été excellents. Mais pour avoir connu ou pour connaître ces satisfactions, il est davantage déçu dans ses relations avec nombre d'Européens. Il déplore amèrement que beaucoup d'entre eux (autorités surtout) ne le traitent pas selon ses aspirations, sa place sur le plan social, sa formation et son degré de « civilisation ». Il s'indigne aussi de l'attitude de ces « chefs subalternes » qui ne lui paraissent posséder aucune des qualités psychologiques du chef et qui, persuadés en outre (ou pour cela) de leur supériorité « congénitale », profitent de leur rang pour abuser de

8. N'oublions pas l'époque à laquelle nous sommes.
9. Soit dit en passant, un accueil aussi affable n'était pas, à l'époque, pratique courante à l'extérieur du Congo.

à côté de Patrice. Je me suis, en toute candeur, trouvé dans la partie de l'embarcation réservée aux Noirs. Le préposé aux bonnes mœurs me rappelle aussitôt à l'ordre et je réintègre le paradis. Je suis bouleversé. J'ai honte. Patrice paraît éteint. Si les Noirs, de l'autre côté de la barrière, savaient ce que me cause ce banal incident, peut-être seraient-ils fort étonnés et en feraient-ils des gorges chaudes. Ils ne peuvent soupçonner le drame qui se joue, qui nous dévalue tous les deux en nous jetant nos conditions respectives à la face, en nous imposant une différenciation que nous refusons, une différence que nous ignorons et qui, à travers nous, stigmatise les deux sociétés dont, quoi que nous fassions, nous sommes issus. J'ai peur un instant, sachant que Patrice comprend ce que je ressens, qu'il ne croie que j'abandonne devant l'apparent impossible, que lui-même renonce et se reprenne, que nous nous retrouvions irrémédiablement loin l'un de l'autre. C'est mal le connaître encore. L'incident en lui-même l'a vivement affecté, mais beaucoup moins que de savoir comment je l'ai éprouvé. Il ne laissera pas de séquelles. Je dois dire que j'ai eu la « chance » de n'expérimenter ce genre de situation que deux fois avec Patrice. Mais, la deuxième fois, les choses ne risquaient plus d'ébranler des sentiments consolidés depuis longtemps (c'était le jour de mon départ, après un an et demi de séjour) et tournent d'ailleurs mieux. J'en reparlerai en temps et lieu.

En décembre 1952, je décide de réaliser mon projet de partir avec Patrice pour le Kasai, dans son village natal où voilà dix ans qu'il n'est plus retourné (11). On en parlait depuis longtemps de ce voyage. Patrice bout d'impatience de revoir ses parents, ses frères, tous ses proches, après de si longues années de séparation et, non moins, de retrouver sa femme Pauline qui est allée accoucher dans sa propre famille, à quelques kilomètres de chez lui, de connaître son enfant (trois mois et demi) et de les ramener tous deux à Stanleyville. Il n'a pas pris de congé depuis plusieurs années et son chef, qui apprécie sa compétence, son efficacité et son ardeur au travail, l'autorise à s'absenter.

A la fin du mois, avec un chauffeur et un boy, nous prenons la route.

11. Ce village est situé dans le Nord du Kasai (partie non minière de la Province), dans le district du Sankuru et à une centaine de kilomètres de Katoko Kombe, chef-lieu du Territoire du même nom.

gère, qui ne parvient pas à le courber. D'autres encore s'étonnent, quand ils ne s'amusent pas, de le sentir se cabrer intérieurement devant ces menus gestes vexatoires, délibérés ou non, comme le tutoiement ou l'abstention de rendre un salut, qui font partie de leur modèle de comportement.

En fait, Patrice est fier. Il est fier de sa réussite aux écoles où il est passé, de sa situation professionnelle, de l'estime et du respect de ses chefs de service et de certains Européens — et pas nécessairement des moindres —, de ses connaissances acquises par la lecture et l'étude autodidactique, d'être publié par la presse, d'assumer des responsabilités dans les associations, de son niveau d'europanisation.

Il me dit aussi, au début, sa fierté d'être un « Nègre » dans toute sa spécificité. On dira qu'il s'agit là d'une manifestation bien connue d'un « complexe » classique. La littérature est riche sur le sujet. Quoiqu'il en soit, lorsque Patrice a à faire à un Blanc qu'il sent ne pas être plus satisfait d'être Blanc qu'il ne l'aurait été d'être noir ou jaune, lorsqu'il a compris que son interlocuteur est aveugle à la couleur et ne s'adresse qu'à l'homme, quand il se trouve hors de situations qui le provoquent à s'authentifier comme Noir, cette revendication chromatique, cette exaltation de la « négritude » se vident de tout sens, perdent leur raison d'être et ne sont plus. Il reste l'infinie détresse d'être muré dans une peau noire.

Elle le rend songeur cette observation mélancolique d'Emmanuel Mournier voyageant en Afrique occidentale : « J'ai souvent surpris un Noir à penser devant moi qu'il était Noir, au moment où je l'avais totalement oublié. Lui était persuadé que j'y pensais, fut-ce avec sympathie » (10). S'il sait qu'elle est vraie, d'abord parce qu'il ne doute pas de Mournier, mais surtout parce qu'il est lucide à son propre égard et se reconnaît dans le Noir inconnu, il nie qu'il me soit donné d'en faire une du même ordre à son endroit dans la situation de relation où nous sommes tous deux impliqués.

Je me souviens d'une traversée du fleuve pour nous rendre à un quartier du C.E.C., sur l'autre rive. Je suis un « bleu » et n'ai pas encore appris tous les réflexes requis dans les rapports avec la société européenne pour éviter certains inconvenients aux Africains. Je prends place dans le canot à moteur

10. L'éveil de l'Afrique Noire, Paris, Editions du Seuil, 1948, p. 41.

Nous partageons le gros de notre temps entre les séances de travail dans ma case avec les gardiens les plus qualifiés des traditions Tetela et l'interview des notabilités et des autres personnes de la région qui peuvent le mieux nous informer sur telle institution, tel problème, tel fait ancien ou actuel. Patrice prend note sur note. Nous nous entretenons aussi avec les cultivateurs sur les plantations que nous atteignons par de petites pistes accidentées. Elles rappellent à Patrice son enfance et ses jeux, ses randonnées avec son père qui lui apprend à distinguer les plantes et les bêtes, à chasser et à piéger. Nous allons parfois retrouver son père et sa mère à leur champ. Nous assistons également à quelques réunions d'associations. On nous voit à des cérémonies rituelles de tous ordres, à des réceptions et festivités officielles ou privées et à des danses endiablées rythmées par le *loukoumbi* (gong trapézoïdal en bois et à fente), auxquelles Patrice participe avec un brio qui fait plaisir à voir. Les mariaux *Ahouka*, guerriers aujourd'hui tout symboliques, multiplient les sorties en costume traditionnel. Leur rôle de défenseurs et de protecteurs des villages leur donnait autrefois, me dit-on, le droit exceptionnel de s'y livrer à divers actes normalement coupables, comme de s'approprier certains biens d'autrui. Ils trouvent en moi le sujet rêvé pour les aider à renouer avec la tradition. Chemisettes, cigarettes et autres menus objets me sont enlevés à une telle allure que Patrice, trouvant que nos guerriers exagèrent un peu et sachant, comme eux d'ailleurs, que je ne m'opposerais jamais à leurs pratiques, intervient et les convainc de se modérer un peu. Ce qu'ils font d'excellente grâce. Au lieu de prendre, ils reçoivent maintenant en cadeau. Ils ont à peine perdu au change.

Le petit mois se passe ainsi bien vite. Nous n'avons pas eu le temps de souffler. Notre tête est pleine d'images, de couleurs, de sons, de visages, de mouvements et de renseignements. Patrice s'est révélé tel que je m'y attendais.

Nous devons maintenant regagner Stanleyville. La tristesse est générale et je ne suis pas le moins ému de quitter les parents et les frères de Patrice et toute la population qui m'a tellement bien accueilli et gâté. On n'arrête pas de se serrer les mains et de se toucher le bras. Les vivres s'amoncellent dans le véhicule. On finit par partir.

Notre voyage de trois jours est aussi passionnant que fertile en péripéties. Il manquera même de se terminer prématurément de façon imprévue. La nuit au bout de laquelle nous devons atteindre le village, nous nous retrouvons à un moment donné presque juchés au sommet d'une énorme territière. Le chauffeur, harassé, s'était endormi au volant, le véhicule avait fait une embardée et gravi la pente de l'édifice...

Au fur et à mesure que nous approchons du but, les arrêts se multiplient. Des parents et des amis de tous bords et de tous âges, à qui Patrice fait savoir qu'il est là, viennent, rayonnants, le saluer. On claque des doigts, on se frappe les cuisses, on glisse les mains le long de l'avant-bras du héros. Exclamations, congratulations et rires. Présentation de bébés, d'enfants devenus adolescents, d'adolescents devenus adultes...

Nous sommes arrivés. On fait fête à l'enfant du pays. Tout le village est là, famille, chef, notabilités et menu fretin. Le vieil historien-généralogiste est aussi présent avec ses oreilles trouées (il y passait une capsule de fusil au temps où il s'illustrait à la guerre), son bâton et son inséparable gobelet. La nouvelle se transmet comme une traînée de poudre. On accourt des villages voisins. L'émotion est à son comble, la joie éclate. Je fais la connaissance de tout le monde à la fois. Patrice retrouve sa jeune et douce femme qui lui présente un poupon magnifique et rieur. C'est Patrice Pierre Clément. Je suis fier de mon homonyme. Je le suis autant que j'avais été touché lorsque Patrice m'avait dit, à Stanleyville, son intention d'ajouter mes noms au sien si l'enfant était un garçon. Ce geste m'était allé droit au cœur...

Pendant près d'un mois je vois vivre mon ami dans son milieu d'enfance. Il est épanoui. Il reconnaît tout le monde, il interroge sur tout et sur tous, il est invité partout. C'est un « monsieur » maintenant. Son prestige grandit encore quand, pour se rendre chez un chef de secteur, il revêt une tenue officielle (« capitula », « safari » et casquette blancs comme neige aux insignes de son administration et de son grade). Le respect qu'on lui témoigne, s'il tempère parfois, au moins un bref instant, l'exubérance de l'effusion, n'en diminue cependant ni la spontanéité ni la chaleur. D'ailleurs, Patrice est aussi simple, naturel et modeste avec ces villageois, dont beaucoup sont illettrés, qu'il l'est à Stanleyville avec la masse qu'il brûle d'aider et élever.

de Patrice dont il n'est pas le boy et qui est un Noir comme lui. Il ajoute à cela qu'il en a assez de ce pays où rien n'est bon. J'essaie de le raisonner, je parle à Patrice. Rien n'y fait encore. Jean ne veut pas continuer le voyage avec nous, il dit vouloir rester où il est et y attendre une circonstance propice pour revenir de son côté à Stanleyville. Les choses finissent par s'arranger. Patrice à qui, je dois à la vérité de le dire, il ne déplaît pas, à l'occasion, de faire montre d'autorité et de commander, convient aisément que la réussite de notre voyage de retour dépend en partie de ses relations avec Jean et de son attitude envers lui. Une certaine tension subsistera entre les deux hommes, mais ils se contôleront suffisamment pour qu'elle ne soit plus gênante et n'empêche pas la bonne humeur de régner jusqu'à notre arrivée.

A Stanleyville, on se sépare pour regagner chacun notre demeure. Pauline se réinstalle dans sa maison provisoire et Patrice redevient le chef d'un ménage urbain.

Nous reprenons nos activités respectives ou concertées d'avant notre magnifique tournée, avec un sujet de conversation supplémentaire inépuisable...

Patrice est de plus en plus actif. Il est sollicité de divers côtés pour prendre la tête d'associations culturelles ou professionnelles et, plus souvent encore, pour y occuper le poste de secrétaire. Sans doute, la charge de président peut-elle tout à fait lui convenir car il représente bien, est habile organisateur et s'identifie sans difficulté au groupe qu'il prend en main. Mais il a d'autres qualités qui, pour ne pas être indispensables chez un président, sont nécessaires pour faire un bon secrétaire. Le secrétaire, ici comme ailleurs, est l'homme à tout faire qui n'en a jamais fini avec les besognes nombreuses, souvent obscures et ennuyeuses, qui lui incombent ou dont on se décharge sur lui. Or, Patrice ne se laisse rebuter par rien, se donne à fond à sa tâche, se dépense sans compter même dans les besognes les plus ingrates, n'a de cesse qu'il n'ait insufflé sa foi aux autres et assuré à son entreprise les meilleures chances de succès. On comprend, dès lors, qu'une fois démontrés sa technicité, son dévouement, sa persévérance et son dynamisme, il soit très demandé pour ce rôle de secrétaire souvent peu brigué ou insuffisamment rempli.

A un moment donné, en 1953, il est en même temps (à l'échelon local ou provincial selon le cas) : président de l'Asso-

Pauline et mon petit « frère de nom » sont cette fois du voyage. Pendant tout le trajet nous porterons l'enfant tour à tour. Je suis ravi quand je l'ai sur les genoux. Il faut dire qu'il est particulièrement attachant. Il m'a conquis comme l'avait fait auparavant, à Stanleyville, son aîné François Hemery Flory laissé en bonnes mains là-bas.

Nous forçons sur la route poussiéreuse. « On va être sales comme des chacals », énonce Patrice, ironique mais résigné. Très vite nous quittons la savane pour rentrer dans la forêt. Nous poussons jusqu'à Pungu-Djouke, en pays Hamba, où nous faisons un bref séjour dans la compagnie des nkoumi (membres de la pacifique confrérie des léopards). Puis nous repartons. Chaque fois qu'une activité quelconque dans un village semble le justifier, on fait halte. Patrice s'intéresse à tout. Il est insatiable, curieux comme un ethnographe. Il ne s'arrête pas de noircir son calepin. A peine rendu, il écrit un long article sur les causes de l'exode vers les villes ; il en avait rassemblé les éléments en interrogeant les chefs de secteur, les notables et les villageois de son pays.

Le retour, qui a duré six jours, s'est passé aussi bien que l'aller. Un seul petit nuage l'a troublé, mais ce n'est pas entre Patrice et moi qu'il s'est interposé. Il a, au demeurant, si vite disparu qu'il ne vaut presque pas la peine d'en parler. Jean, le boy, celui-là même qui manifestait à Stanleyville tellement peu d'empressement à servir des Noirs à table et qui désapprouvait en silence les Blancs de les traiter, n'est pas heureux au Kasai. La population, la langue, les coutumes, la nourriture sont totalement étrangères à ce garçon, un Ngbandi venu du Nord-Ouest du Congo. Parfois, cependant, quelques verres de vin de palme aidant, il s'élançait au milieu des danseurs nocturnes et fait quelques pas bien de chez lui, à l'extrême jubilation de l'assistance. Mais, le plus souvent, il est renfermé, ce qui n'est guère dans ses habitudes. La population témoigne pourtant à son égard de beaucoup de bonne volonté et de gentillesse. Son repliement sur lui-même me paraît excessif et je m'irrite un peu de l'entendre sans cesse parler de départ. Un jour, sur le chemin du retour, à un village où nous passons pour prendre un ami de Stanleyville, venu également en congé, l'incident éclate. Une altercation surgit entre Patrice et Jean. Tous deux sont en colère et le ton monte rapidement. L'interviens, Jean m'explique qu'il en a assez de recevoir des ordres

éites, à la réalisation de leur assimilation tant économique et administrative que juridique aux Européens et, plus encore, à leur acceptation sociale par eux, ensuite de guider sur le chemin du progrès et de l'affranchissement des coutumes qui l'en-travent ceux qui sont encore « dans l'obscurité ».

Dans l'immédiat, il ne peut servir les uns et les autres qu'en poussant sa formation personnelle et en écrivant dans les journaux, qu'en se remuant et en occupant certains postes-clés dans des organismes culturels, des amicales ou des groupements professionnels.

Dans ses articles, il n'hésite pas, pour être utile à ses frères, à braver l'imimité de ceux des « évolués » dont il juge le comportement indigne de « civilisés ».

Ayant dit plus haut son rôle dans les associations, je n'y reviendrai pas. J'évoquerai seulement, pour mieux faire imaginer l'ambiance dans laquelle il se situe, les compétitions dont elles sont l'occasion ou le théâtre.

La vie d'un certain nombre d'associations volontaires est faite à la fois d'une alternance de périodes de prospérité et de périodes de stagnation et d'une succession de joutes âpres ou aimables, souterraines ou au grand jour, verbales ou écrites.

Les pièces sont, la plupart du temps, jouées par les mêmes acteurs qui apparaissent à l'avant-scène ou en disparaissent selon que la conjoncture leur est favorable ou non. Patrice participe à ces tournois où chacun fait peser dans la balance tout le poids de sa clientèle, des supporters gagnés aux rivaux et des conseillers européens qui lui sont acquis.

Sa combativité et son esprit d'entreprise suffiraient déjà à faire de lui un concurrent avec lequel il faut compter dans la course aux responsabilités. Mais il a dans son jeu bien des atouts supplémentaires : l'endurance (ses nuits sont trop courtes pour ce qu'il a à faire et veut faire), la rapidité, la conscience et le désintéressement dans l'accomplissement de ses diverses tâches, la résistance aux séductions des distractions oiseuses.

A la lumière de ce que je sais des événements précédant mon arrivée à Stanleyville et de ce que j'observe jour après jour sur place, je vois Patrice se détacher progressivement du peloton et le distancer d'une longueur de moins en moins facile à remonter. Son ascendant et son prestige s'accroissent.

ciation des Anciens Elèves des Pères de Scheut et de la Mutuelle des Batetela, secrétaire-trésorier de l'Amicale des Postiers Indigènes de la Province Orientale, secrétaire de l'Association des Evolués de Stanleyville (12), de l'Association du Personnel Indigène de la Colonie, du Comité Central des Associations de Stanleyville et du Groupement Culturel Belgo-Congolais.

Il serait erroné de déduire de ce qui précède que tout est rose pour notre ami dans son existence et dans ses activités quotidiennes. Je ne veux pas parler de sa vie privée. En effet, après quelques expériences domestiques diversement fortunées, Patrice a, en 1951, épousé Pauline et l'entente est excellente entre les époux. Sa femme, pour reprendre les propres termes de Patrice à l'époque, est « tolérante, réconciliante, modeste, tempérante, d'une conduite irréprochable ». Sans doute, elle est illettrée et ses modes de vie et de penser sont encore plus *kisendi* (campagnards, coutumiers) que *kizungu* (de style européen, « civilisés »). Mais elle est intelligente. Patrice va s'efforcer de la rapprocher de lui de manière à ce que, de couple, le ménage devienne peu à peu une équipe.

Ce que j'entendais plutôt par mon allusion à ses difficultés, c'est que Patrice est loin d'être accepté par tout le monde, que ce soit du côté des Africains ou de celui des Européens. En cela, bien sûr, il ne diffère pas d'un certain nombre d'autres personnages en vue de la société congolaise. Mais Patrice est celui que je connais le mieux et qui, en outre, m'apparaît comme le plus typique. Bien qu'il totalise déjà quelque cinq ans et demi de séjour à Stanleyville, Patrice y est encore un étranger : le Kasai n'est pas la Province Orientale et les Tetela ne sont pas les Lokele. Ce n'est point facile d'émerger quand on n'est pas du cru et il faut toujours être en avance d'un succès ou d'un titre sur les autochtones pour être considéré comme à égalité par eux.

Patrice veut réussir, c'est certain. Mais s'il aspire à accéder à un niveau social, culturel, intellectuel et de responsabilité élevé, ce n'est pas seulement pour satisfaire un fort besoin individuel. C'est aussi, et même surtout pour être en meilleure mesure, d'abord, d'aider au perfectionnement des

trication telle qu'elle a été instituée en mai 1952. Les appuis dont il dispose auprès des personnalités administratives, religieuses et autres qui ne partagent pas l'opinion de ses détracteurs ne parviendront, toutefois, à jouer efficacement que dans le climat moins passionnel de la Cour de Léopoldville devant laquelle il a interjeté appel du rejet de sa requête par le tribunal de Stanleyville. Il sera immatriculé en septembre 1954.

Dans ces conditions, il est évidemment difficile pour Patrice de se voir conférer le moindre mandat de représentant des Congolais aux assises officielles.

Pour en terminer avec cette excursion volontairement rapide et limitée dans la période immédiatement postérieure à mon départ de Stanleyville, je dirai l'immense désillusion de Patrice qui, ayant nourri l'ardent espoir de pouvoir étudier à l'Université interraciaie « Lovanium » (à Kimuenza près de Léopoldville), dut y renoncer parce que, faute de pouvoir les loger avec leur famille, elle n'était pas ouverte aux gens mariés (13).

Mon séjour à Stanleyville tire à sa fin. C'est au terme d'une enquête que l'on perçoit pour la première fois avec netteté combien elle est incomplète et combien de matériaux inutiles ont été accumulés. C'est alors comme l'affolement et le besoin irrépressible de courir partout, de harceler tout un chacun pour essayer, souvent trop tard, de remédier aux faiblesses et aux manques. De fait, je ne faisais plus un instant de répit à mes informateurs, collaborateurs et amis, et particulièrement à Patrice. Ma fièvre le gagne, son zèle redouble. Dieu sait pourtant s'il peut avoir à faire en dehors de moi. Il n'importe. Jamais je ne le vois manifester impatience ou irritation. C'est toujours avec le même empressement, le même entrain, la même gentillesse, la même chaleur, qu'il accepte de me seconder. Il a toujours le même sourire si affectueux, le même élan quand nous nous revoyons, même quand, cela arrive, il est las de n'avoir pas assez dormi.

Nous mettons tous, lui, nos amis du Centre et moi, les bouchées doubles. C'est triples qu'elles devraient être.

13. Cela se passait en 1954, l'Université venait d'être créée. L'Internat y était obligatoire afin de maintenir les étudiants dans une ambiance studieuse et de favoriser la compréhension entre les races.

Adversaires et jaloux ne peuvent plus méconnaître ses capacités.

Sa percée est évidemment suivie attentivement par les Européens qui, par leur profession ou leur rôle bénévole de conseiller, s'intéressent à la fondation, à la gestion et à la vie des groupements autorisés. A tous, Patrice apparaît comme actif, intelligent, travailleur et ambitieux. Pour certains, il s'agit là de vertus qu'il convient de développer tout en veillant soigneusement à ce qu'elles ne s'altèrent pas et se maintiennent au service du bien, de l'ordre et de la morale, grâce à une nourriture sélectionnée et aseptisée. Dans la sollicitude qu'ils lui témoignent, se mêlent les exhortations à la modération et à la patience (fondées notamment sur la certitude que « cela va trop vite » et que « nous — les Européens — avons deux mille ans de civilisation derrière nous »), les coups d'aiguillon, les incitations à ne pas relâcher son effort et, tout de même, les conseils judicieux.

Cependant, pour d'autres, ces qualités sont dangereuses lorsqu'elles s'accompagnent de défauts aussi graves que ceux de tenir tête quand on a ou que l'on croit avoir raison, de ne pas faire preuve de docilité et de conformisme en toutes circonstances, de plaider et de revendiquer l'égalité des « évoluants » avec les Européens, de collectionner les postes dans les associations et d'épiloguer dans la presse. Un individu doté de telles caractéristiques doit être tenu à l'œil.

Cette divergence de vues à son propos avec, selon l'occurrence, le changement de camp de l'un ou l'autre Européen, marque la vie de Patrice. Elle s'était manifestée autrefois de manière frappante à l'occasion d'un divorce puis de la légitimation d'un enfant. Elle apparaîtra avec un relief singulier dans certaines situations à implications matérielles, sociales ou juridiques importantes comme la construction d'une maison et l'immatriculation.

L'histoire de la construction de sa maison en matériaux durables, pour laquelle on ne lui consent primitivement qu'un prêt de 50 000 francs congolais alors qu'il a besoin du double, est celle d'une longue suite de démêlés avec certains administrateurs et d'interventions de ceux qui le soutiennent. A mon départ, l'affaire n'est toujours pas réglée. Elle sera relayée, à partir d'octobre 1953, par celle de son immatriculation. Patrice a, en effet, introduit une demande d'admission à l'imma-

ERRATA

Présence Africaine, XLII, 3ème trimestre 1962, p. 223)

Dans le numéro XL, de Présence Africaine, du 1^{er} trimestre 1962, quelques erreurs se sont glissées dans l'article de Pierre Clément intitulé « Patrice Lumumba (Stanleyville 1952-1953) ». En voici les rectifications :

P. 57, l. 2 du bas : coté. — P. 59, l. 3 : je compris. — P. 61, entre les lignes 9 et 10 : La maison qu'il habite est petite, même avec ses dépendances, pour tout le monde qui y loge (quinze personnes en moyenne). Les rayons de sa chambre exigüe et ses cantines sont bourrés de livres, eux-mêmes truffés d'annotations témoignant de sa soif d'instruction et du profit qu'il entend tirer de ses lectures. Il se passionne pour la philosophie, le droit, la littérature. Tout ce qui informe et qu'il peut acquérir sur le droit naturel, la justice et le progrès sociaux, l'égalité des races, fait farine à ce bon moulin. — P. 62, l. 20 : conclura. — P. 63, l. 28 : sa confiance. — P. 64, l. 35 : — P. 62, l. 20 : conclura. — P. 63, l. 1 : (4) ; l. 2 : (5). — P. 69, note 11, l. 2 : du Sankuru ; l. 3 : Katakò. — P. 70, l. 6 du bas : région qui peuvent. — P. 71, l. 9 : tout symboliques. — P. 78, l. 15 : à mes amis de venir.

ERRATA ADDITIONNEL

P. 63, l. 10 : l'entraînement à sacrifier. — P. 65, l. 8 : détenteurs ; note 5, l. 3 : illettrés. — P. 66, l. 5 du bas : l'usurpateur^{ur}). — P. 68, l. 10 : situations. — P. 70, l. 9 : capsule de fusil. — P. 72, l. 2 du bas : déplaît pas, à l'occasion de faire montre. — P. 75 : placer le 3ème aîné à l'occasion de faire montre. — P. 77, (Sa combativité...) après le 5ème (Les pièces...). — P. 77, l. 7 : aux gens. — P. 78, l. 9 : image à emporter devait.

Il me faut partir. La dernière valise est bouclée. C'est le matin. Patrice est là avec un de nos bons amis, son meilleur ami congolais. J'ai rarement été aussi triste, je suis déchiré de le quitter, de l'abandonner. Que va-t-il devenir ? J'imagine aussi sa détresse. Pour lui non plus l'amitié n'a pas de prix. Nous ne pouvons échanger que quelques banalités avec un pauvre sourire pour faire bonne contenance. Les larmes sont proches. Nous nous embrassons.

Je prends place dans la voiture où mes coéquipiers m'attendent submergés par les bagages.

A l'aérodrome nous retrouvons nos deux amis. Avant de franchir la clôture qui nous sépare de l'emplacement réservé aux passagers et à leurs connaissances européennes qui ne s'embarquent pas, nous leur faisons nos adieux. Nous devons les quitter pour aller rejoindre l'administrateur venu nous saluer.

J'ai le cœur serré de laisser plantés là mes deux compagnons de tant d'heures si belles et qui ont fait pardonner tant de choses douloureuses. Se reverra-t-on jamais ? En même temps, comme si la dernière image à emporter devait être d'une injustice et d'une absurdité, mes yeux se fixent sur la barrière qui me coupe de mes amis désemparés, déjà si loin de l'autre côté. Le souvenir du canot à moteur me revient avec une précision terrible. Je voudrais faire quelque chose, les minutes sont comptées. L'administrateur se répand en souhaits et en regrets cordiaux. Je n'ose pas agir, faire signe à mes amis de venir, j'ai peur pour eux : si on les renvoyait à « leur place » ce serait affreux. Par miracle, l'administrateur me demande leur nom. Il les connaît, il les appelle, tout est sauvé...

Je ne reverrai Patrice pour la première fois qu'en 1959. Entre-temps nous nous sommes écrit.

Cette fois je ne reverrai plus mon ami.

Pierre Clément :

Chercheur au C.N.R.S. puis à d'autres institutions de recherche. Sociologue à un organisme détenteur du développement. A mené des enquêtes en France et en Afrique. Vif à Paris.